

Allocution de M. Pierre Boyancé, président

Pierre Boyancé

Citer ce document / Cite this document :

Boyancé Pierre. Allocution de M. Pierre Boyancé, président. In: Revue des Études Grecques, tome 88, fascicule 419-423, Janvier-décembre 1975. pp. 22-28;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1975_num_88_419_4049

Fichier pdf généré le 11/11/2019

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 18 JUIN 1975

ALLOCUTION DE M. PIERRE BOYANCÉ

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS,

Chaque association a son rituel propre. Vous savez que le nôtre comporte au moment de l'assemblée générale annuelle un discours du président, du président dont c'est la dernière obligation avant qu'arrive, à une date qui semble rester imprécise — car notre constitution n'a rien fixé à cet égard — la fin de son mandat. Votre constante bienveillance m'a rendu aisée la tâche qui m'était confiée, comme vous l'aviez fait pour mes prédécesseurs et il n'y a jamais chez nous de ces incidents de séance qui rendraient nécessaire d'acquiescer sur les fonds de l'Association une sonnette pour dominer le tumulte. Nos discussions, quand il y en a — et il doit y en avoir — restent toujours courtoises et je souhaite que cette atmosphère irénique continue pour ceux qui à leur tour occuperont la place où je suis pour la dernière fois. Plus généralement je voudrais souhaiter que notre petite république ne connaisse jamais, en ces temps où la contestation règne encore trop ici et là, de discorde ou de sécession. Chacun doit pouvoir exposer devant vous en toute tranquillité son point de vue, avec cette seule restriction que, s'il lui arrive, au jugement d'un de ses auditeurs, de se tromper, voire de faire un contresens, celui-ci puisse le dire sans animosité, mais aussi sans le risque de passer pour pratiquer, selon un mot dont on use et abuse, une répression ! L'esprit critique a ses exigences et nous n'entendons jamais nous y soustraire : nous ne soulevons pas des tumultes, sur les places publiques ou dans la presse, nous n'ameutons pas les populations, s'il nous arrive d'être contredits.

En songeant à nos morts, nous nous rappellerons que tous se sont astreints à ces règles qui assurent le fonctionnement de cette république dont je parlais. Divers par leurs travaux et leurs opinions, ils ont toujours été fidèles à l'esprit de l'Association.

Pierre Chantraine était né à Lille en 1899. Il était un des membres les plus anciens de l'Association, à laquelle il appartenait depuis 1929 ; il fut son

Président en 1948-1949. Sa mort m'a tout spécialement touché : en lui j'ai perdu l'un de mes camarades de Louis-le-Grand en classes d'hypokhâgne et de khâgne : la veille même de sa mort, à l'Hôpital de la Cité Universitaire, je lui rappelais nos promenades et nos longues conversations pendant les récréations dans la cour du vieux lycée. Une carrière rapide et brillante vit à 28 ans cet élève d'Antoine Meillet et de Paul Mazon docteur avec ses thèses sur le parfait grec et sur l'édition d'Arrien. Toute sa vie il sut rester à la fois philologue et linguiste et il dut à sa double formation l'originalité et la solidité de son œuvre. Il avait sur le grec la double ouverture que lui assuraient sa science de la langue et de son passé et sa familiarité avec les textes. De là cette force et cette élégance qui distinguaient aussi bien sa participation avec Paul Mazon à l'édition de l'*Iliade* dans la collection Guillaume Budé que ses grands livres sur la formation des noms en grec ancien (1933), sa grammaire homérique parue pour le tome I en 1942 et pour le tome II en 1953, sa morphologie historique du grec en 1945. Il avait acquis du vocabulaire grec une connaissance intime et vivante qui devait aboutir à l'œuvre monumentale du grand dictionnaire étymologique auquel je l'ai vu travailler jusque sur son lit de mort avec ses élèves et qui, avec leur pieux concours, verra parachever sa publication. Depuis 1950 il était associé à son ancien maître de Lille demeuré son ami, Alfred Ernout, à la direction de la *Revue de philologie* dont il assumait la partie grecque et où il consacra de très nombreux comptes rendus à l'activité de l'érudition dans tous les domaines qui étaient les siens. Il suivit avec passion avec son élève Michel Lejeune le déchiffrement du mycénien ainsi que celui-ci l'a conté dans la belle notice déjà publiée dans les Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions. Il appartenait à celle-ci depuis 1953 et il venait de succéder, quelques mois à peine avant sa mort, à Alfred Ernout dans la présidence de l'Association Guillaume Budé. Il était un des membres les plus assidus de nos réunions, où il intervenait volontiers dans nos discussions toujours avec sobriété, pertinence et une gentillesse qui se teintait d'humour ; il est douloureux d'imaginer que nous ne l'entendrons plus.

Nous apprenions dans notre séance du 2 décembre 1974 la mort de trois de nos membres, M. Miltiade Stamoulis, M. Paul Bastid, M. Marcel Bizos. M. Stamoulis était membre de l'Association depuis 1934 et il l'était « en mémoire de son père », Anastase Stamoulis, qui l'avait été lui-même depuis 1874 : comment ne serions-nous pas touchés par la fidélité pendant tout un siècle de ces amis grecs ? Cette sympathie lointaine est un trésor dont nous sentons tout le prix.

M. Paul Bastid n'appartenait à l'Association que depuis 1966, mais alors qu'il était à l'École normale (promotion 1910) il avait hésité entre le droit et le grec ; il fut agrégé de philosophie, élève de Léon Robin, avant d'être reçu à l'agrégation de droit public. Il était né à Paris en 1892 mais sa famille était originaire du Cantal ; son père Adrien Bastid, son grand-père maternel, Paul Devès en furent députés. Paul Devès avait été ministre de Gambetta et garde des sceaux. La carrière de Paul Bastid frappe par la variété et l'excellence de ses aptitudes. Il occupa une chaire de droit public à Lyon d'abord, à Paris ensuite. Mais il soutiendra en 1939 une thèse de doctorat ès-lettres sur la pensée politique de Siéyès et il écrira un livre sur Benjamin Constant et sa doctrine. Des ouvrages s'intitulent *L'avènement du suffrage universel*, *La Révolution de 1948 et le droit international*, *Le gouvernement d'assemblée*. Il publiera aussi un roman et trois volumes de poèmes. Cependant il avait une carrière politique

qui l'amena à participer comme ministre du commerce au premier cabinet Léon Blum en 1936-1937. En 1940 il refusa à Vichy la délégation de pouvoirs au Maréchal Pétain. Après avoir été membre du Conseil national de la Résistance sous le pseudonyme de *Primus*, il descendit le 26 août 1940 les Champs-Élysées aux côtés du Général de Gaulle. De 1944 à 1948 il sera directeur politique de l'*Aurore*, membre des assemblées constituantes, membre du Conseil constitutionnel. En 1946 l'Académie de sciences morales et politiques l'avait accueilli. Mais nous retiendrons surtout ici son attachement à la pensée grecque. Son dernier livre en 1969 sera un gros volume sur *Proclus et le crépuscule de la pensée grecque*. Il y explique comment, au soir de sa vie, il reprend un projet qu'il avait conçu alors qu'il était « jeune agrégé frais émoulu de l'École normale ». Il définit lui-même modestement son travail comme une analyse cursive de la pensée de son auteur. Mais c'est une analyse détaillée et approfondie de 504 pages ! On notera encore qu'il avait déjà voué au dernier des néoplatoniciens un poème et qu'il participa activement au Colloque récent de Royaumont consacré au néoplatonisme. L'homme était simple, aimable et courtois.

Marcel Bizos était né à Angers dans une famille de douze enfants, onze garçons et une fille. Ses études au lycée Lakanal, au lycée Louis-le-Grand et à la Sorbonne le menèrent à l'agrégation des lettres en 1914. Il prit part ensuite à toute la guerre de 1914-1918. Sa carrière universitaire le conduisit de l'Algérie où il enseigna aux lycées d'Oran et d'Alger, à Paris aux lycées Buffon et Lakanal, puis à l'hypokhâgne du lycée Louis-le-Grand et de 1937 à 1945 à la khâgne du lycée Henri-IV. La seconde guerre mondiale qui vit en 1939 se replier sur la province les khâgnes parisiennes l'amena à Clermont-Ferrand. Une douloureuse épreuve l'attendait pendant ces années tragiques. Le fils qui lui restait après la mort prématurée de son frère fut arrêté comme résistant et fut parmi les victimes de Buchenwald. Marcel Bizos eut occasion de témoigner lui-même parmi ses collègues et ses élèves parisiens de son esprit de résistance. Sa longue carrière dans les lycées le destinait tout naturellement à l'inspection générale, où il devait montrer la même rectitude et la même sûreté de jugement qu'il avait déployées comme professeur. Il siégea au jury des agrégations des lettres, puis de grammaire. C'est dans le second que je fis sa connaissance, quand j'y succédais à mon maître René Durand et je pus apprécier à la fois le maître équitable et sûr et l'homme aux manières courtoises et pleines de simplicité. Il accéda à la présidence du jury de l'agrégation de grammaire. Parmi les services exemplaires qu'il rendit à l'Université nous compterons les ouvrages destinés aux élèves des lycées, des recueils de versions grecques et latines et d'autres qui devaient servir aux étudiants, un Cours de thème grec, une Syntaxe grecque et, en collaboration avec Jacques Desjardins, un Cours de thème latin, un recueil de versions grecques (en collaboration avec M. Robert Flacelière), et un autre de versions latines. L'helléniste à l'esprit sûr et clair qu'il était trouva tout naturellement à montrer ces qualités en donnant à la Collection Guillaume Budé en 1924 et 1926, les discours de Lysias en collaboration avec Louis Gernet et, tout récemment dans les loisirs de la retraite, en 1971 et 1973, les livres 1 à 5 de la *Cyropédie*. Il était lui aussi un fidèle de nos réunions où on le voyait siéger non loin de Pierre Chantraine, avec qui nous avons formé équipe à l'agrégation de grammaire.

Pierre Frotier, marquis de la Coste Messelière, qui appartenait à l'Association depuis 1928 était né en 1894 au château des Ousches dans les Deux-Sèvres : il devait y mourir le 4 janvier 1975. Selon la tradition familiale le premier

chevalier de ce nom est mentionné en 1040. Un de ses ancêtres fut grand écuyer de France du roi Charles VII. Celui que ses amis et ses admirateurs appelaient familièrement le « marquis » prit une part courageuse à la première comme à la seconde guerre mondiale. En 1914 engagé comme cuirassier de seconde classe, il finit la guerre comme lieutenant. En 1939 sa conduite dans la forêt de la Wardn lui valut une brillante citation. En 1921 il fait partie de l'École française d'Athènes, tout en enseignant à l'Institut qui s'appelait alors École Giffard. Dès 1927 il est à l'École pratique des Hautes Études le suppléant, à partir de 1932 le successeur de son maître Émile Bourguet et l'on voit toute sa carrière placée sous le signe de Delphes qui fut au centre de son œuvre scientifique. Avec son enseignement alternent les missions qui font de lui l'animateur de l'équipe qui travaille dans le sanctuaire d'Apollon. Les publications se succèdent : études sur *Le Trésor des Athéniens*, participation à l'*Introduction aux sculptures grecques de Delphes* (1927), aux *Sculptures des trésors ioniques* (1928). Il donne seul en 1931 *Les sculptures archaïques*. Il est considéré comme le maître des études sur la sculpture. En 1937 c'est sa thèse de doctorat *Au Musée de Delphes* où Charles Picard loue « un ouvrage de plein air, coloré et profond ». Le magnifique ouvrage intitulé seulement *Delphes*, publié en 1943, où il introduira et commentera les splendides photographies de Georges de Miré, le fera connaître d'un large public mais ce sera en fait, pour reprendre encore les expressions de Charles Picard, « la mise au point la plus rigoureuse de toutes les questions delphiques », on y découvre « les plus larges vues sur Delphes capitale religieuse du monde méditerranéen ». De cette longue rencontre entre l'illustre sanctuaire et les Français de l'École archéologique d'Athènes Pierre de la Coste Messelière incarnera l'âme même : Poulsen exprimait son enthousiasme pour un pays qui avait su envoyer Henri Lechat à l'Acropole d'Athènes en ambassade auprès des Corai et le « scrutateur » — ainsi appelait-il Pierre de la Coste-Messelière — en « légat » à Delphes. Il semble qu'Apollon ait voulu récompenser son fidèle par la découverte en 1939 sous la Voie sacrée des objets d'or et d'ivoire désormais fameux, car elle fut la conséquence du plan d'exploration qu'il avait mis au point. En 1944 il fut élu à l'Académie des Inscriptions. Dans ces dernières années on le vit peu à Paris car il s'était retiré dans son château des Ouches où il est mort après une vie dont l'unité, la fidélité à la vocation un jour conçue ne peuvent manquer d'attirer le respect et l'admiration.

Enfin un télégramme venu, il y a peu, de Palerme, nous apportait la triste nouvelle de la mort survenue le 6 mai de M. Giuseppe Pavano, qui était titulaire à l'Université de cette ville de la grammaire grecque et latine. Il était des nôtres depuis 1949. Le futur Président lui donnera la place d'usage dans son discours l'an prochain.

Ce qui frappe dans les communications que nous avons entendues, c'est, comme à l'ordinaire, leur variété. Elles ont touché les domaines les plus divers de l'hellénisme, mythologie, institutions, littérature, archéologie... Mais, pour chacun de ces domaines, c'est la multiplicité des disciplines qui sont appelées à concourir : philologie, archéologie, épigraphie, histoire. Plus d'une d'entre elles montrait chez nous en œuvre cette pluridisciplinarité dont on nous a rebattu les oreilles, comme d'une découverte, alors que nous l'avons toujours pratiquée. Mais je voudrais souligner l'importance qu'en tout cela nous avons attachée aux œuvres de la littérature. Les noms d'Hésiode, d'Hérodote, d'Archiloque, d'Euripide, de Xénophon, de Longus se retrouvent jusque dans les titres. Aux origines M^{me} Duchemin a envisagé les sources orientales du mythe de

Prométhée, notamment chez Hésiode. M^{me} Suzanne Roy a étudié les vers 711-714 de la *Théogonie* d'Hésiode et le problème de l'interpolation des vers 687-712. M. Jean Taillardat a fait connaître à beaucoup d'entre nous et commenté un nouveau fragment d'Archiloque. M. François Chamoux a parlé, en marge d'Hérodote, de la topographie de Caucasa. M. Jean Bousquet a rapproché un vers d'Euripide d'une inscription d'Épire. M. Jean Carrière, se fondant sur l'*Ion* du même poète, a élucidé le problème des chœurs secondaires. M. Édouard Delebecque a expliqué une image de Xénophon, la « petite brique » dont parle la *Cyropédie*. M. Olivier Masson a rassemblé inscriptions et citations de poètes pour illustrer la fortune du mot *ἰνυς*. M^{me} Mary-Anne Zagdoun a montré les enseignements d'un relief de Delphes. M. Joseph Milliner a expliqué la mention d'un chevrier marin par Longus et M. Jean Pouilloux a fait connaître les enseignements d'une nouvelle inscription grecque de Lyon. A la séance commune avec la Société des études latines M. Jacques Tréheux nous a précisé la constitution de l'Épire républicaine, alors que moi-même, symbolisant en ma modeste personne l'union des deux associations et parlant comme latiniste, je trouvais dans l'œuvre grecque de Philon d'Alexandrie la solution d'une énigme posée par un passage du Romain Varron.

Dans une association comme la nôtre où le Président passe mais le secrétaire général demeure, il va de soi que celui qui a la perpétuité joue un rôle essentiel. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que sans M. Jouanna il manquerait à la vie de nos séances celui qui prépare l'organisation des programmes, qui veille aux convocations — et ce ne fut pas à la fin de 1974, fâcheusement marquée par une interruption sans précédent d'un service public, une légère affaire, celui qui tient registre de tout et règle la publication des comptes rendus de nos réunions. Il va nous donner le rapport d'usage sur les prix de l'Association, où, avec un art subtil et presque acrobatique des transitions qui fait nos délices, il nous promènera parmi les ouvrages que votre commission *ad hoc* a couronnés. Il n'en manquera qu'un à l'appel qui eût été digne des plus hautes récompenses, s'il n'en avait été l'auteur et si de ce fait notre sévère règlement ne l'excluait du concours. Mais la qualité de son *Hippocrate* n'aura pas besoin de nos suffrages pour conquérir le public ! A côté du secrétaire général, notre secrétaire-adjoint M^{me} Kovacs, notre bibliothécaire M. Losfeld ont assuré leurs fonctions avec la conscience et l'efficacité qui leur valent chaque année notre vive reconnaissance.

En ce qui concerne la *Revue*, mon premier devoir est de remercier non sans tristesse, mais avec la plus totale gratitude celui qui depuis quarante ans en a assuré la tâche avec le soin, la science de l'ensemble comme des détails qui sont les qualités de l'épigraphiste et de l'historien consommés qu'il est. M. André Plassart, dans les fonctions chaque jour plus lourdes qu'il assumait avec le poids des comptes rendus de plus en plus nombreux à répartir et de leurs épreuves à expédier et à recevoir, avec la correspondance de plus en plus astreignante avec l'imprimeur et avec les auteurs, n'a pas voulu imposer une partie de ce fardeau à ceux dont l'amitié s'offrait à l'aider. Qu'il soit du moins sûr que la première ambition de ses successeurs — ils seront deux et ceci dit la place qu'il tenait — sera de maintenir à la *Revue* cette présentation impeccable, ce haut niveau qui sont devenus familiers à ses lecteurs. Je dois remercier MM. Bompaire et Chamoux qui ont accepté sans hésiter d'apporter leur compétence d'Athéniens à la *Revue* qui doit tant à leur ancien pour qui ils ont la même admiration, le même respect quasi filial que nous ressentons tous.

Je suis heureux de pouvoir annoncer dès maintenant que le numéro double de 1974 est sur le point d'être distribué et que tout est prêt pour que le numéro double, lui aussi, de 1975 paraisse en décembre de cette année.

L'impression de la Revue, notre Trésorier vous le dira, avec l'accroissement constant des prix dû à l'instabilité de la monnaie, pose un problème de plus en plus préoccupant et qui aurait pu devenir presque insoluble. Mais deux événements heureux sont venus au secours de nos finances. D'une part le legs Delepierre va nous mettre en possession d'un capital plus important encore que nous ne l'escomptions. Nous ne saurions être assez reconnaissants et rendre trop hommage à la mémoire de notre bienfaitrice, amie fidèle et fervente de l'Association et à celle de son mari qui en fut membre. Avec une magnifique générosité elle a voulu à la fois enrichir le Cabinet des médailles d'une collection dont la valeur est inestimable, don splendide qui serait digne d'une reconnaissance nationale. Et en même temps elle a fait don à l'Association de sa propriété du Carieul, située non loin d'Arras. La vente de celle-ci a été réalisée il y a quelques jours. Notre Trésorier vous en entretiendra. Mais il faut dès maintenant que je dise avec quelle compétence, quel dévouement constant, quelle habileté il a su, en liaison avec moi, négocier l'affaire. Nous allons pouvoir liquider nos dettes, assurer l'institution du prix qui perpétuera le nom de Delepierre et sera sans doute le plus considérable de ceux que nous décernons annuellement et nous ménager pour l'avenir une relative sécurité. Et voici qu'alors que nous étions occupés à régler cette affaire, nous est arrivé un autre don important ; l'Académie française, guidée par son secrétaire perpétuel, M. Jean Mistler, que je suis heureux de remercier, a voulu témoigner publiquement en un moment critique, de l'estime qu'elle portait aux études qui sont les nôtres. Elle a décerné à diverses sociétés qui militent pour elles des prix qui valent plus encore par la consécration qu'ils leur donnent que par la somme pourtant importante — ce sera pour nous 5000 f — qu'ils leur attribuent.

Ces encouragements viennent à leur heure. Chaque assemblée générale voit depuis quelques années votre président s'interroger et réfléchir sur le sort des études grecques en France. Mais depuis la réforme néfaste à laquelle l'histoire attachera pour sa condamnation le nom d'un haut, trop haut personnage, on trouve dans leurs propos à côté d'une foi inébranlable dans la valeur de leurs études l'inquiétude et même presque un peu d'angoisse sur leur destin. Je me trouve moi-même contraint à éprouver la même dualité de sentiment. Notre pratique de chaque jour, notre expérience scientifique et humaine font, dans le vertige où semblent souvent sombrer tant d'esprits qui méditent sur la formation et la culture des hommes, que nos convictions restent sans faille. Dirai-je que nos réunions mensuelles nous font vérifier tout ce que les lettres anciennes, l'art, la pensée des Grecs nous réservent encore de richesses au milieu de la misère qui est trop souvent le lot de ceux qui parodent sur les tréteaux de l'*intelligentsia* ? Mais comment ne pas être tourmentés, quand on craint de voir peu à peu se tarir les sources destinées à la jeunesse, se rétrécir la peau de chagrin du latin et du grec dans les lycées ? Quand on voit des administrateurs sourdement saper les mesures prises en notre faveur, comme cette circulaire due à l'autorité de notre ami Raymond Weill sur l'obligation d'ouvrir des cours de grec là où quelques familles le demandent ? Je voudrais souligner, au moment où un projet de réforme de plus va être cette fois soumis au Parlement, ce qui semble le plus effrayant et je dirais même le plus monstrueux ? C'est que l'on n'y découvre dans les finalités assignées à l'enseignement pas un mot, je dis bien pas un mot pour ce qui à nous paraît l'essentiel. Les hommes de ma génération se souviennent encore de ces débats qui se livraient dans nos assemblées législatives, quand on pouvait y entendre la voix des Herriot, des Léon Bérard, des Bracke-Desrousseaux ? On percevait encore dans

cette voix la suite du discours qui fut, à travers les générations et les siècles, le discours de la culture française. Aujourd'hui il n'est plus question que de préparer les enfants à la profession et si l'on parle d'ouverture à la vie, cela ne signifie plus la vie de l'esprit et du cœur, mais la vie économique et sociale avec ses conflits d'intérêts et ses préoccupations matérielles. Les Grecs n'ignoraient certes rien de ce qui fait les passions et la matière de l'âme humaine, mais leur gloire impérissable est d'avoir découvert la raison. Nos sciences dites humaines, et trop souvent trop humaines, multiplient tout ce que nous savons des conditionnements et des servitudes de l'homme, qu'il s'agisse de la société ou de ce qu'il porte en lui-même dans son inconscient. Mais ces sciences, quand elles sont réellement des sciences, si elles nous livrent des vérités, ne sont que la manifestation de ce qu'il y a de plus fondamental en elles, je veux dire la science rationnelle de l'homme.

Les Grecs certes auraient pu peut-être négliger moins l'aspect technique des civilisations. Un livre savant et ingénieux sur la *mélis* voudrait peut-être nous le suggérer. Peut-être les Grecs ont-ils sous-estimé la valeur qu'il faut reconnaître à cet aspect de l'être humain. Mais on ne me persuadera jamais qu'il eût été bon qu'Hippias eût raison contre Socrate et qu'Aristote se serait trompé en enseignant que, si la science est née en Égypte, elle le dut au fait qu'on y avait réservé aux prêtres le loisir (*σχολή*), entendons par là la possibilité de la plus haute activité humaine qui est celle de la recherche de la vérité.

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce qu'il est de mon strict devoir de rappeler. L'attention au présent, le souci de l'avenir ne doivent pas nous faire oublier ce qu'il y a de permanent dans l'homme et le moyen le plus sûr de retrouver cette permanence est encore d'écouter la voix des maîtres grecs. Elle est dans le recours au passé de notre civilisation européenne. Les Muses sont toujours filles de Mémoire et l'on permettra à un vieil homme que vous avez bien voulu appeler cette année à votre présidence de rappeler que l'expérience est peut-être encore, même de nos jours, une qualité.